

L'horreur et l'humanité

Cécile Rousseau, Ph.D., M.D.

Volume 15, Number 2, Spring 2003

Guerre, mort amère

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073823ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073823ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, C. (2003). L'horreur et l'humanité. *Frontières*, 15(2), 60–62.
<https://doi.org/10.7202/1073823ar>

Article abstract

This reflection on suffering provoked by organised violence suggests that the suffering generated is, on the one hand, not uniquely a handicap; it can become a source of creative transformation. On the other hand, the current medical and psychological models can frequently, by barely if at all recognising this bivalence of the effects of horror, and by pathologizing the psychological and physiological responses to terror, aggravate the consequences.

L'HORREUR ET L'HUMANITÉ

Résumé

Cette réflexion porte sur la souffrance provoquée par la violence organisée. Elle propose d'une part que la souffrance ainsi produite ne crée pas uniquement du handicap mais devient aussi source de transformation créatrice et, d'autre part, que les modèles médicaux et psychologiques actuels peuvent fréquemment, en reconnaissant peu ou pas la bivalence des effets de l'horreur et en pathologisant les réponses psychologiques et physiologiques à la terreur, en aggraver les conséquences.

Mots clés : *traumatisme – violence – souffrance.*

Abstract

This reflection on suffering provoked by organised violence suggests that the suffering generated is, on the one hand, not uniquely a handicap; it can become a source of creative transformation. On the other hand, the current medical and psychological models can frequently, by barely if at all recognising this bivalence of the effects of horror, and by pathologizing the psychological and physiological responses to terror, aggravate the consequences.

Key words : *trauma – violence – suffering.*

Dr Cécile Rousseau, Ph.D., M.D.,
professeure agrégée, Département de psychiatrie,
Université McGill.

Le traumatisme est à la mode. Il se vend, se publicise et fait recette aussi bien dans les médias que dans le monde virtuel. Pour le définir et le soigner, une flopée d'experts en tout genre l'étudient, construisant patiemment le regard traumatologique qui façonne un peu notre vision du monde. Dans nos sociétés « pacifiées », comme le souligne Marange (2001), la force prétend s'exercer sans abus au nom du bien et de la vie, alors que la violence devient scandale ou psychopathologie. L'altérisation de l'expérience de violence occulte les formes propres de violence administrative et institutionnelle des sociétés dites développées et légitime une croisade contre la violence, portée ici par des individus déviants, là-bas par des sociétés représentant la barbarie. Le label d'inhumanité vient conforter ce manichéisme autoprotecteur qui permet de séparer les victimes des agresseurs, les sociétés civilisées des autres, eux de nous.

C'est sur cette trame de fond que je voudrais aborder la question des conséquences sur les personnes de l'horreur, de la violence extrême d'origine humaine, en proposant d'une part que la souffrance ainsi produite ne crée pas uniquement du handicap mais devient aussi source de transformation créatrice et, d'autre part, que les modèles médicaux et psychologiques actuels peuvent fréquemment, en reconnaissant peu ou pas la bivalence des effets de l'horreur et en pathologisant les réponses psychologiques et physiologiques à la terreur, en aggraver les conséquences.

Dans un premier temps, j'aborderai brièvement les effets destructeurs recherchés par la production de l'horreur par les humains, puis je m'attarderai aux processus de métamorphose personnels ou collectifs induits par la violence organisée. Enfin je montrerai comment la multiplicité des

lectures et des regards est plus essentielle à la relance du mouvement et de la vie qu'aucune des versions proposées de la vérité.

Les effets physiques et psychologiques de la violence organisée sont en partie le résultat de stratégies de contrôle utilisées par différentes formes de pouvoir étatiques ou autres. À propos de l'une de ces formes extrêmes, la torture, De Certeau (1987) affirme : « Bien loin d'être une extériorité par rapport à la civilisation contemporaine, le retour cauchemardeux d'un passé en droit révolu, un mal qu'on pourrait oublier ou aisément opérer comme une tumeur de la mémoire, elle est un symptôme et un effet internes de pouvoirs à qui manque un langage symbolique [...] » (p. 61). Le plus souvent l'horreur et la terreur sont utilisés pour briser le lien social qui permet la résistance. L'inversion du monde des valeurs et la mise en scène d'une absurdité qui se fonde sur l'arbitraire et l'impunité provoquent cette rupture (Vinar, 1989). La méfiance devient une stratégie de survie incontournable et s'immisce au-delà des rapports groupaux dans les relations interpersonnelles, dans la relation à Dieu et aux ancêtres et enfin dans la relation à soi.

Taussig (1992) propose que la violence organisée s'attaque aussi au lien social en fragmentant la mémoire collective, l'impossibilité d'être en continuité avec une histoire partagée menace alors la possibilité même d'une appartenance collective. Certains auteurs, comme ceux qui se sont intéressés à la situation des mères de la place de Mai en Argentine, insistent surtout sur l'imposition du silence et la disparition des espaces de parole dans cette fragilisation des réseaux sociaux (Kordon, 1988).

Les nouveaux visages de la violence organisée ne mettent cependant pas uniquement en jeu des pouvoirs identifiables. D'après Das *et al.* (2000), un des aspects les plus troublants des nouveaux visages de la violence au niveau international mais aussi au cœur des sociétés occidentales est

le fait qu'au lieu d'opposer principalement des groupes ayant des inimitiés traditionnelles elle survient de plus en plus souvent entre des acteurs sociaux qui appartiennent aux mêmes mondes locaux et qui se connaissent ou pensent se connaître. Certains liront dans ces conflits l'aboutissement de phénomènes historiques complexes, d'autres y verront la distorsion de mondes locaux par des forces nationales et globales externes sur lesquelles les acteurs locaux ont peu de prise. Enfin, on peut aussi penser que des phénomènes d'internalisation d'une violence non ritualisable sont à l'œuvre.

Parallèlement à l'atteinte du lien social, la violence organisée est aussi présentée comme étant surtout un traumatisme de non-sens, c'est-à-dire qu'elle provoque un sentiment d'absurdité et désorganise la cohérence de l'univers personnel. En tant que clinicienne, j'ai longtemps été tentée par cette affirmation mais les nombreuses histoires que j'ai recueillies m'ont amenée à la nuancer. Plutôt que d'opposer sens et non-sens, je pense maintenant que c'est le délicat équilibre que toute personne ou groupe doit établir entre les deux qui est atteint. En d'autres mots, c'est la capacité à contenir le sentiment d'absurdité, probablement partiellement indissociable de la conscience d'exister, qui serait mis à mal par la fragilisation des systèmes de sens, personnels et partagés.

Sur le plan personnel, la souffrance provoquée par la violence organisée va se situer en oscillation entre deux pôles : celui de l'évitement et celui de la répétition. Du côté de la répétition, on retrouve bien sûr les cauchemars qui sont l'un des marqueurs traumatiques les plus reconnus mais qui ne sont pas universellement considérés comme des signes de psychopathologie. Rechtman (1992) observe en effet que pour les Khmers les cauchemars peuvent représenter le retour de personnes mal-mortes parce qu'elles n'ont pas pu être honorées suivant les rituels bouddhistes après leur décès. Les phénomènes de reviviscence envahissants et les jeux traumatiques chez les enfants se situent aussi parmi les phénomènes de répétition. De même, la suractivation autonome et l'état d'alerte perpétuel constituent l'inscription corporelle de la répétition, la mémoire du corps.

À la répétition, mémoire incessante et douloureuse qui s'impose comme un signal d'alarme persistant, comme une blessure qui ne peut guérir, s'oppose l'évitement.



© José Lambert, 2003

*Le vent chaud de midi
pousse cruellement une lumière
trop vive à l'intérieur des cachots.*

Celui-ci peut être total, comme dans la dissociation complète mais, le plus souvent, il est partiel et prend des formes diverses : oublié, évitement plus ou moins conscient de stimuli rappelant le trauma, émoussement émotionnel. Au niveau des liens intimes et familiaux, la distance émotionnelle qui résulte de l'ébranlement des liens fondamentaux de confiance en l'humain est le premier maillon représentant le bris du lien social.

Parmi toutes les transformations que provoque le traumatisme secondaire à la violence organisée, le fait de mettre l'accent exclusivement sur les symptômes, qu'ils soient regroupés sous formes de

diagnostic ou déployés en étendard dans des témoignages, conduit à occulter ou à taire les forces qui en découlent. Une littérature parallèle sur la résilience présente des individus qui réussissent à poursuivre leur vie « malgré » le traumatisme ; peu de travaux ou d'écrits reconnaissent cependant que l'adversité extrême peut elle-même être source de forces, non pas uniquement chez des individus exceptionnels, mais chez la plupart des personnes qui en font l'expérience.

Sans tomber dans l'autre extrême et faire l'apologie du traumatisme, et surtout sans nier ou minimiser en aucune façon la souffrance qui en découle, il importe de revenir à une vision plus dynamique et moins clivée des conséquences traumatiques sur les personnes et sur les collectivités. Nathan (1989) présente le traumatisme comme un processus de métamorphose et suggère que tout système d'éducation est fondé sur l'infliction délibérée de traumatismes structurants. Dans la même ligne, Moro et Nathan (1988) rappellent que les mythes de l'Antiquité associent le traumatisme de l'enfance à l'exceptionnalité et aux capacités héroïques. Plus près de nous, certaines études de nature épidémiologique suggèrent que les traumatismes de guerre peuvent augmenter l'altruisme et les capacités de

**L'ADVERSITÉ EXTRÊME PEUT ELLE-MÊME ÊTRE SOURCE DE FORCES,
NON PAS UNIQUEMENT CHEZ DES INDIVIDUS EXCEPTIONNELS,
MAIS CHEZ LA PLUPART DES PERSONNES QUI EN FONT L'EXPÉRIENCE.**

LE DÉVOILEMENT TOTAL PEUT ÊTRE AUSSI INSUPPORTABLE ET DESTRUCTEUR QU'UN SILENCE COMPLÈTEMENT ENFERMANT.

planification des enfants et adolescents (Macksoud et Aber, 1996) et améliorer la perception de soi (Ferren, 1999 ; Rousseau *et al.*, soumis).

Les manifestations psychiques de l'expérience du traumatisme peuvent être lues comme des symptômes que la personne subit plus ou moins passivement, ou comme des stratégies consciemment ou inconsciemment mises en place pour amorcer ou poursuivre une reconstruction. Les courants dominants qui pensent le soin en situation traumatique proposent qu'à un symptôme essentiellement négatif s'oppose une stratégie à laquelle est attribuée une valence positive. Ainsi au silence s'oppose le dévoilement, à la méfiance la confiance, à l'isolement répond le rétablissement de liens, le blanc et la perte de mémoire sont compensés par la mémoire revendiquée, alors que la dissociation qui est perçue comme pathologique doit faire place à un sain contact avec la réalité. Enfin au mensonge, à la distorsion d'une réalité partagée s'oppose la vérité. Je propose que les deux éléments de ces paires opposées sont tour à tour symptômes et stratégies et que la pathologie, que l'on ne peut pas toujours nier, réside dans la paralysie autour de l'un ou de l'autre de ces pôles, dans l'absence de mouvement plus que dans la dominance d'un ensemble de stratégies sur un autre.

Le dévoilement total peut être aussi insupportable et destructeur qu'un silence complètement enfermante. De même la méfiance est au moins aussi essentielle à la survie en situation de guerre que la confiance. Ceci est également vrai pour les réfugiés dans les pays occidentaux qui sont simultanément soumis aux soupçons de systèmes plutôt hostiles et fermés, mais qui exigent d'eux une confiance aveugle, toute manifestation de méfiance étant interprétée comme de la manipulation et de la dissimulation. Les nombreuses commissions de la vérité qui rétablissent une mémoire collective sont certes nécessaires, mais elles sont loin de représenter le baume et le réconfort que l'on se plaisait à imaginer. Décevantes, blessantes, forcément limitées au niveau de la transmission de l'expérience, elles rappellent paradoxalement l'importance de la place de l'indicible.

Toujours au niveau collectif, le discours sur le mensonge est omniprésent lorsqu'est évoquée la figure du réfugié en Occident. Il y a bien sûr la vraie victime, celle qui porte l'histoire « vraie » et que l'on veut « vraiment » aider. Mais les autres, les autres mentent sans

doute, ceux dont l'histoire ne se comprend pas, ceux dont l'histoire se contredit, se transforme et même ceux qui disent avoir « la vraie » histoire, car si on l'a déjà entendue, comment pourrait-elle se répéter aussi souvent ?

Si le discours sur le mensonge permet de fermer les frontières tout en sauvegardant le principe théorique de l'asile, il sert également à déboulonner les figures de victimes trop fortes ou dérangeantes, comme le montre bien l'histoire de Rigoberta Menchu (Le Bot et Rousseau, 1999). Une victime ne doit-elle pas rester à sa place et confirmer ainsi le pouvoir de ceux qui s'intéressent à son sort (Kleinman et Kleinman, 1997) ?

L'obsession de vérité se fonde sur des certitudes empiricistes, sur une réduction de l'expérience et sur une objectivation des phénomènes de mémoire. Sans nier l'existence de vérités historiques (Ricoeur, 2000) ni les dérives dangereuses de vérités ajustables aux impératifs politiques de l'heure, il importe de s'interroger sur l'utilité du mensonge dans la construction de la souffrance de l'autre. La représentation de son impuissance et de sa misère ne conforte les pouvoirs établis que dans la mesure où l'on peut administrer l'inacceptable et prévenir les dérives qu'entraînerait peut-être la conscience d'une responsabilité politique partagée.

Repenser les conséquences du traumatisme extrême de cette façon signifie l'introduction d'un degré important de complexité et de confusion dans les modèles existants, ce qui peut être source de paralysie : après tout, peut-être vaut-il mieux ne rien faire, que ce soit au niveau thérapeutique ou social ?

Au-delà du risque réel de désengagement ou de cynisme, il y a je crois dans cette complexité une double invitation. D'une part, en opposition à la course aux savoirs et à l'expertise, l'immense ambivalence et la capacité de rebondissement de l'humain face à l'horreur qu'il produit crée un puissant espace d'incertitude et d'ignorance qu'il faut pouvoir contenir si l'on veut respecter la réémergence du mouvement. D'autre part, réunir force, créativité et horreur invite aussi, au-delà d'une fascination esthétique ou intellectuelle, à se réapproprié au moins un peu cette horreur mise à distance géographiquement ou historiquement. Cette réappropriation est un préalable à la rencontre thérapeutique et politique, puisque les personnes ou les groupes qui ont vécu l'horreur savent bien que si celle-ci fait un peu partie d'eux, ils la reconnaissent aussi

en nous au détour d'une phrase, d'un regard ou d'une directive administrative. Assumer cette part de notre humanité qui peut toujours à la fois engendrer l'horreur et la contenir devient alors source de liens.

Bibliographie

- DAS, V., A. KLEINMAN, M. RAMPHELE et P. REYNOLDS (2000). « Introduction », dans *Violence and Subjectivity*, Berkeley, University of California Press, p. 1-18.
- DE CERTEAU, M. (1987). *Corps torturés, paroles capturées*, Cahiers pour un temps.
- FERREN, P. M. (1999). « Comparing perceived self-efficacy among adolescent Bosnian and Croatian refugees with and without post-traumatic stress disorder », *Journal of Traumatic Stress*, vol. 12, n° 3, p. 405-420.
- KLEINMAN, A. et J. KLEINMAN (1997). « The appeal of experience: The dismay of images: cultural appropriations of suffering in our times », dans V. D. Arthur KLEINMAN et Margaret LOCK (dir.), *Social Suffering*, Berkeley, University of California, p. 1-24.
- KORDON (1988). *Psychological effects of political repression...*, Argentina, Sud-americana / Planetta.
- LE BOT, Y. et C. ROUSSEAU (1999). « Rigoberta Menchu: Naissance d'un sujet », *Journal de la Société des Américanistes*, n° 35, p. 415-424.
- MACKSOUD, M. S. et J. L. ABER (1996). « The war experiences and psychosocial development of children in Lebanon », *Child Development*, n° 67, p. 70-88.
- MARANGE, V. (2001). *Éthique et violence: Critique de la vie pacifiée*, France, L'Harmattan.
- MORO, M. R. et T. NATHAN (1988). *Métamorphoses... Genèse d'un concept migrateur, Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, n° 12, p. 7-10.
- NATHAN, T. (1989). « Dionysos et les trois cocus de Bagdad. Vers une théorie ethnopsychanalytique du traumatisme », dans M. R. MORO et T. NATHAN (dir.), *L'enfant exposé*, Grenoble, France, La Pensée Sauvage, p. 55-68.
- RECHTMAN, R. (1992). « L'apparition des ancêtres et des défunts dans les expériences traumatiques: introduction à une ethnographie clinique chez les réfugiés cambodgiens de Paris », *Cahiers d'anthropologie et biométrie humaine*, vol. 10, nos 1-2, p. 1-19.
- RICOEUR, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil.
- ROUSSEAU, C., A. DRAPEAU et S. RAHIMI (soumis). « The Complexity of trauma response: A four year follow-up of adolescents Cambodian refugees », *Child and Abuse Neglect*.
- TAUSSIG, M. (1992). *Violence and Resistance in the Americas: The Legacy of Conquest, The Nervous System*, Grande-Bretagne, Routledge, Chapman and Hall, Inc., p. 37-53.
- VINAR, M. et M. VINAR (1989). *Exil et torture*, Paris, Éditions Denoël.